

ORAISON



Le pur amour

1. On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu, dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudrait considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose. La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs, sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement, qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même.

Voilà l'amour de pure foi, qui désole la nature parce qu'il ne lui laisse aucun soutien : elle croit que tout est perdu, et c'est par-là même que tout est gagné.

2. Le pur amour n'est que dans la seule volonté. Ainsi, ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a aucune part : c'est un amour qui aime sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire, car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination. Plus les opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non seulement la réalité, mais encore la perfection que Dieu demande. L'opération en est donc plus parfaite ; en même temps la foi s'y exerce, et l'humilité s'y conserve. Alors l'amour est chaste, car c'est à Dieu, en lui-même et pour lui-même, et non plus à ce qu'il fait sentir, que l'on s'attache. [...]

3. Enfin, il faut se ressouvenir de Jésus-Christ, que son Père abandonne sur la croix : Dieu retire tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ ; ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappait l'homme de douleurs : voilà ce qui consumma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner.

4. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher. Quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit, et souffrons amoureusement cette agonie. Un moment en vaut mille dans cette tribulation : on est troublé et on est en paix ; non seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes afin que tout soit en foi ; on se sent découragé, et cependant on a une volonté immobile

qui veut tout ce que Dieu veut de rude ; on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé. Ainsi, on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'âme pour souffrir la guerre. Béni soit Dieu, qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités !

François de Salignac de La Mothe-Fénelon (1651-1715), Sur la sécheresse...,
Œuvres, éd. Paris 1835, tome 1, p. 323

L'AUTEUR Cf. Oraison n° 61.

LE TEXTE Les œuvres de Fénelon, occupant 36 forts volumes dans l'édition de référence de 1830, comprennent notamment de nombreux opuscules touchant les sujets les plus divers, regroupés par thèmes. Le recueil intitulé *Instructions et avis sur divers points de la Morale et de la Perfection chrétienne* est particulièrement riche pour notre connaissance de la doctrine spirituelle de Fénelon. On y trouve abondamment développée sa conception du *pur amour*, souvent accusée de quiétisme : on voit ici qu'elle repose sur l'exigence d'une foi absolue, et pourrait fort bien être signée par Tauler ou saint Jean de la Croix.

§ 1. « *La prière n'est pas une douce sensation* » : Fénelon s'inscrit ici dans la plus pure tradition salésienne : « Quand nous disons que nous ne pouvons trouver Dieu, et qu'il nous semble qu'il est si loin de nous, nous voulons dire que nous ne pouvons avoir du sentiment de sa présence. J'ai remarqué que plusieurs ne font point de différence entre Dieu et le sentiment de Dieu, entre la foi et le sentiment de la foi, ce qui est un très grand défaut. » (Saint François de Sales, dans les *Entretiens spirituels*)

« *La prière et l'amour de Dieu sont la même chose* » : il y a prière dès que nous acceptons d'entrer en relation avec Dieu, c'est-à-dire dès que nous acceptons sa grâce, quels que soient les échos (les « *dons de Dieu* ») que cet amour éveillera ensuite dans notre psychologie, et qui se traduiront par des idées, des images ou des impressions sensibles.

§ 2. La prière est donc dans son essence amour pur et foi pure, amour et foi reçus dans le contact avec Dieu lui-même, au sommet de notre âme, au-dessus de nos sensations et de nos idées. Fénelon réserve le mot *pur* à ce niveau, pour souligner que Dieu seul y agit à la racine de nos facultés de connaître (par la mémoire et l'intelligence) et de vouloir (par la volonté), l'âme ne faisant ici que s'offrir à son action. C'est ainsi qu'il faut comprendre « *les opérations purement intellectuelles et spirituelles* » : non pas une pure abstraction, mais une pure dépendance de Dieu, aimé ici « *en lui-même et pour lui-même* », et non pour ses dons.

§ 3. Fénelon ne s'éloigne jamais de l'exemple de Jésus-Christ : l'abandon de Jésus par son Père (« Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Mt 27, 46) est aussi bien abandon de Jésus à son Père. Loin d'être séparés l'un de l'autre, ils sont dans la relation pure, dans la prière pure, d'autant plus heureuse que plus abandonnée, et d'autant plus surnaturelle que privée de tout retour sur soi.

§ 4. Fénelon est trop dans cet abandon pour en faire une technique spirituelle ou morale : il nous invite seulement à l'indifférence à notre propre vie spirituelle : prenons ce que Dieu nous donne, sans le refuser ni nous y attacher, sans nous inquiéter de nos inquiétudes et des réactions du vieil homme devant la naissance de l'homme nouveau.



François Malaval (1627-1719) ou la

PRATIQUE FACILE pour élever l'âme à la contemplation

Entretien V : Que l'humanité de Notre Seigneur Jésus-Christ est un lien de la contemplation, et de quelle manière il s'en faut servir. (Suite)

Le Directeur : Il est certain, Philothée, qu'à quelque élévation qu'on soit arrivé, il ne faut jamais quitter la très sainte humanité de Jésus-Christ. Mais voici de quelle manière il faut conserver sa présence. On peut retenir l'humanité de Jésus-Christ en trois façons. La première est de considérer les mystères et les actions de sa vie, la seconde, de se représenter une image de son corps et de la conserver dans son imagination, et la troisième, de penser à lui par l'entendement, ou de se souvenir de lui par la mémoire. Toutes ces trois présences sont bonnes, mais l'une est plus convenable que l'autre selon le temps, selon les personnes et selon l'état d'un chacun¹.

Il y a un temps pour tous les chrétiens de considérer les mystères de Jésus-Christ. L'Église leur propose les principaux une fois de l'année, et en les récapitulant tous en la sainte messe qui est le mémorial, l'idée et la couronne de toute la vie de Jésus-Christ. Les personnes qui s'adonnent à la piété [...] en font un sujet ordinaire de leurs méditations, surtout celles qui commencent. Elles se proposent Jésus-Christ comme le modèle de la vie parfaite, étudient cette vie avec soin et la considèrent pas à pas pour la suivre.²

Mais comme c'est le propre de Jésus-Christ de ramener les hommes à son Père et à la pure divinité, il vient un temps où les âmes spirituelles, accoutumées à la familiarité sensible du Sauveur, passent des mystères de sa vie à la considération des perfections divines, de la bonté, de l'immensité, de la toute-puissance et des autres excellences de la nature divine. Alors elles quittent les mystères pendant quelques intervalles [de temps], mais pour cela elles ne quittent pas Jésus-Christ, parce qu'elles ont en elles l'habitude de la foi.³ Et lorsqu'elles

1. Il s'agit donc de trois présences mentales de Jésus-Christ à celui qui fait oraison, correspondant aux trois niveaux de notre conscience : la sensibilité, l'imagination et la raison. Mais cette présence mentale renvoie à la présence réelle de la personne du Christ reconnue dans la foi : c'est lui que vise le priant à travers les impressions, les images et les idées qu'il peut en avoir.

2. Malaval fait ici allusion à l'oraison des commençants, auxquels il est recommandé de se représenter mentalement une scène évangélique avant de la méditer et d'en déduire des résolutions, pour peu à peu laisser entrer en eux la grâce propre à cette scène. Et ce, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de cet effort mental pour la vivre en union avec le Christ dans leur propre situation, ce qui correspondra à une oraison contemplative.

3. Ces âmes ne pensent plus à l'humanité du Christ, mais ne lui sont pas moins pré-

pensent aux mystères de la Trinité, à la procession du Verbe ou du saint Esprit, à la sainteté de Dieu, elles ne sauraient avoir en même temps la pensée de l'humanité ; elles en conservent seulement le souvenir habituel qu'il leur serait impossible de perdre. C'est comme si nous disions à un fils qu'il ne doit jamais quitter son père : nous n'entendons pas l'obliger à tenir les yeux sans cesse collés sur lui, mais à le conserver toujours en sa mémoire, pour lui rendre en temps et lieu ce qu'il lui doit. Ainsi un chrétien, en même temps qu'il s'avance à la perfection, ne médite pas si souvent les mystères dont il est déjà instruit, mais il conserve la foi et l'amour de Jésus-Christ, étant disposé à faire pour lui tout ce qu'il lui inspirera. Et cependant il agit selon ses préceptes, bien qu'il ne se les propose pas toujours devant les yeux. Il y en a d'autres qui, ne se contentant pas de considérer les mystères, se forment encore une image de Jésus-Christ et accoutument leur imagination à se représenter son corps, avec une taille et un visage convenables, comme s'ils le voyaient agir et souffrir. Cette image, en quelques âmes, se rend si fixe et si familière, qu'on peut dire que leur cœur est un oratoire perpétuel où ils prient Jésus-Christ à leur aise, le voient, lui parlent, et semblent l'avoir à leur disposition. Si ces âmes sont pieuses et simples, une pareille représentation ne leur cause point de mal, pas plus que l'on n'en reçoit de voir souvent un crucifix ou quelque tableau de Jésus-Christ.⁴

Il y a d'autres âmes qui donnent une diverse forme à cette représentation, selon les divers mystères qu'elles méditent. Elles voient Jésus-Christ comme un petit enfant couché dans la crèche, ou pendant au sein de sa Mère ; tantôt elles le voient couvert de sueur et de sang dans le jardin, tantôt leur imagination l'attache à la colonne, le met sur la croix, le fait sortir du sépulcre tout brillant de lumière et de majesté. Et ces âmes le figurent ainsi en autant de différentes images qu'elles se représentent des choses qui conservent l'idée du corps de Jésus-Christ, au lieu que les autres qui méditent ne se représentent que les mystères.

Quand ces âmes sont simples, cette facilité et cette souplesse d'imagination ne leur fait point de mal, et les entretient même grossièrement dans la compagnie de Jésus-Christ ; car après tout, ce n'est pas leur image qu'elles adorent ni qu'elles aiment, c'est Jésus-Christ ; et leur foi est toujours la source de leur mérite, encore qu'elle ne soit pas assez épurée. Mais les mystères ont leur temps ; on ne les peut pas toujours considérer. La représentation imaginaire du corps de Notre-Seigneur peut apporter de grands inconvénients. (*à suivre*)

sentes, tout comme deux conjoints occupés à des activités différentes dans la même pièce n'en ont pas moins conscience, à un niveau mental plus profond que celui des sensations ou des idées, d'être ensemble.

4. On voit que ces âmes simples ne sont pas victimes de leur imagination, mais simplement qu'elles ont besoin d'une représentation mentale du Christ pour porter sur lui leur attention. L'image joue pour eux le même rôle que l'idée des perfections divines ou de tel ou tel mystère pour d'autres : il s'agit toujours de canaliser l'attention de l'âme vers la personne du Christ, au-delà de ces images ou de ces idées..